

PrussianBlue

#6

.le monde de l'art.
hiver 2014



OÙ VA LA PHOTOGRAPHIE ?

GILLES BERQUET, OLIVIER DASSAULT, BERNARD FAUCON, OLA RINDAL, HENRY ROY

L'APPARTEMENT DE PIERRE BERGÉ

PAR LILIANE DELWASSE

NOTES SUR TANGER

PAR NICOLAS COMMENT

L 16334 -6- F: 10,00 € -RD
Fr 10€
Bel 12€
Ch 16FS



donne une grande liberté d'expression, repoussant d'autant les limites de la photographie argentique. Cependant, les deux techniques cohabitent au sein de mon œuvre, comme les membres d'une même famille. Le dialogue s'enrichit du va-et-vient entre la tradition et la modernité qui sont en fait deux manières d'appréhender le temps dans le processus de création : gagner du temps et savoir en perdre résume assez bien le cheminement de mon travail. De fait, il m'est difficile de décider d'une direction à prendre car je me pose comme un observateur, mais depuis qu'elle est devenue numérique la photographie est aussi devenue plus facile. Pour cette raison j'imagine assez bien reprendre le dessin dans un futur proche, comme un exercice de musculation.

Plus largement encore, où vous paraît aller la photographie contemporaine ?

À moins qu'elle ne décide de faire marche arrière, ce qui me paraît peu probable, l'avenir de la photographie semble porté par les nouveaux gadgets technologiques qui, à défaut de nous rendre plus intelligents, créent instantanément de nouvelles pratiques addictives et compulsives. À ce niveau, je constate que la photographie souffre d'une sorte de boulimie qui l'enfle comme une baudruche sans jamais l'apaiser. Selon les statistiques, plus d'un milliard de photographies sont prises chaque jour dans le monde, pour une grande majorité avec des smartphones dans le seul but d'alimenter les réseaux sociaux. Un nouveau gadget porte le nom évocateur de « narrative clip » : une fois installé à la boutonnière, il prend une photo toutes les trente secondes de notre vie. Il suggère en attendant de le démontrer que la photographie pourrait tout à fait se passer du photographe.

On peut tenter de cantonner la photographie contemporaine à la démarche réfléchie d'un certain nombre de photographes accrédités Artistes ou Photoreporters, mais il devient difficile de les dissocier de l'ensemble des preneurs d'images. L'accès universel à internet met tout le monde sur le même plan de visibilité en prenant de vitesse les galeries et la presse, si bien que nous sommes tous photographes et potentiellement artistes, photoreporters. Le contexte n'en est que plus dynamique et la photographie contemporaine plus critique. Si effectivement la photographie est devenue plus facile, elle n'en reste pas moins une arme pour provoquer, dénoncer ou mettre en garde, aussi bien qu'un support à l'enchantement. Je pense qu'elle n'a pas fini de muter, elle est comme flottante sur un magma en ébullition. ■



Tessa, 2012.

OLIVIER DASSAULT, DE LA LUMIÈRE À LA CLARTÉ

PAR JEAN TILLINAC
PORTRAIT GUILLAUME DE SARDES



Olivier Dassault dans son appartement parisien.

« La clarté, [...] juste répartition d'ombres et de lumières » (Goethe).

Un matin de 2013, sur la place de la Concorde bondée, une voiture s'arrête brusquement et se gare. Son occupant se précipite vers le coffre, en sort nerveusement un vieux Minolta, puis se jette au milieu des voitures, pour trouver l'angle parfait. Un rayon de lumière sur une poutrelle de la grande roue des Tuileries a arrêté son regard, « comme une révélation », et il s'agit de capter cet

instant, d'impressionner la pellicule comme la rétine l'a été avant elle. Le chauffeur, inquiet, a beau gesticuler, le photographe ne remontera à bord qu'une fois obtenu ce qu'il est venu chercher – ou plutôt *ce qui est venu le chercher* : un rayon de lumière, une image, une impression.

Lorsque l'on interroge Olivier Dassault sur sa pratique de photographe d'art, un mot lui vient immédiatement aux lèvres : la « passion ». Un terme tellement galvaudé qu'il faut patiemment retracer le parcours

artistique de celui qui est aussi homme d'affaires et homme politique, pour lui redonner son sens.

Il faut dire que la personnalité est complexe, clivée pourrait-on dire de l'extérieur. De fait, ils sont peu nombreux ceux qui peuvent, à quelques minutes d'intervalle, évoquer le travail (prémonitoire ?) de Ernst Haas, disserter sur le statut anticonstitutionnel de la rétroactivité de la loi fiscale, puis d'enchaîner sur le retro-engineering en matière aéronautique. Et encore moins nombreux à pouvoir le faire, non pas de manière théorique, mais comme praticien de ces domaines...

Naître Dassault, être un Dassault. Voilà l'équation existentielle qui se pose sans détours. Bien sûr, la situation a ses avantages, on le verra, mais pas forcément ceux auxquels on pense. L'héritage peut être un fardeau pour certains, il sera plutôt pour Olivier une charge positive (presque au sens électrique du terme), une exigence stimulante. Point de jérémiade sur la difficulté à s'inscrire dans une telle lignée, sur le désir paradoxalement puéril de « se faire un prénom ». La famille intervient au contraire comme une source d'inspiration : « *Faire bien et le faire beau ; faire beau et le faire bien* » aurait pu être la devise des Dassault, elle sera le vade-mecum d'Olivier. Un vade-mecum dénué de toute nostalgie, pour celui qui aime citer Camus, qui considérait que « *la vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.* »

La photographie va alors s'imposer comme un chemin de traverse entre diverses activités, mais un chemin de traverse qui s'avèrera évidemment la voie structurante.

Lors de visites soporifiques de temples grecs, le jeune Olivier se met à l'écart et tente quelques clichés sur un Instamatic, qu'il abandonne vite pour un Minolta – dont il ne se séparera plus – que lui ramène son père d'un séjour japonais. « *Tiens, au lieu de chahuter avec ton frère, fais des portraits de ta sœur* », aurait intimé Serge, sans ménagement, à l'ado d'alors. Le portrait, première passion artistique, immédiatement mise au service d'une autre passion du jeune Dassault...

Invité dans les rallyes de la bonne société parisienne, Olivier Dassault troque en coulisse son smoking pour un blouson de cuir, et écume les soirées en offrant aux jeunes donzelles de réaliser leur portrait. L'objectif avoué (« *obtenir leur numéro de téléphone* ») est atteint le plus souvent. Mais les clichés se révèlent vite ne pas être de simples prétextes : les portraits de cette époque que l'on peut voir aux murs de son bureau de l'avenue Montaigne témoignent, derrière leur candeur, d'un travail de la lumière sophistiqué, d'une réelle maîtrise technique, et surtout d'un regard en devenir. Ce regard, la vie littéralement exceptionnelle que mène Olivier Dassault va certainement le nourrir, le former, le forger. Pilote d'exception, détenteur de plusieurs records du monde de vitesse, il connaît le mouvement comme peu de gens, et les ciels comme personne. Le privilège familial, c'est avant tout ici qu'il faut le chercher. De ces rencontres offertes à peu, il produira un recueil en 2005 (*Ciels*, aux Editions Cercle d'Art) récapitulant des séries en quadruple impression. On y retrouve sa maîtrise de l'ouverture et son goût de la surimpression,





Archinovo, 2010.

62 toujours en manuel, et toujours d'actualité. Facétieux, l'artiste aime garder sa part de mystère. À une collectionneuse l'interrogeant sur sa technique pour les quadruples surimpressions de *Ciels*, il indique : « *j'étais aux commandes, en palier et j'ai pris la première impression ; puis j'ai mis l'avion sur la tranche, puis sur le dos et enfin sur l'autre tranche. Bref, j'ai fait un tonneau à facettes.* » La figure, extrêmement complexe, est théoriquement possible en Falcon, a fortiori pour un pilote expérimenté. La réponse plonge l'admiratrice dans la perplexité. Et Olivier Dassault de la rassurer, goguenard : « *ou peut-être, plus simplement, suis-je resté en palier, et ai-je fait faire le tonneau à mon appareil photo...* »

Du pilote, de l'ingénieur, l'influence se ressent dans toutes les œuvres, pas seulement les célestes. Le souci d'ordonnancement géométrique, s'il dessine bien les contours d'une sorte de « tribalisme du quotidien », manifeste par-dessus tout le souci d'une construction maîtrisée (n'interdisant cependant pas non plus les « *bonnes surprises* » comme il le reconnaît volontiers). Une construction qui, par sa répétition, produit l'effet philosophique de *l'inquantum* de Maître Eckhart : un redoublement où le terme apparaît d'abord dans son sens existentiel puis essentiel. Dans cet authentique *reduplicatio* à la manière scolastique, le prédicat se perd alors dans l'opération logique, syllogistique, de l'impression multiple, pour céder la place à la pure révélation. « *J'aime créer des mutations entre la réalité et sa reproduction, et dévoiler par mes choix d'angles et de cadrage une nouvelle forme d'esthétisme.* »

Nulle part, Olivier Dassault ne semble avoir théorisé sa quête mystico-mathématique du « nombre d'or » de la composition photographique. Il ne propose pas d'arrière-plan conceptuel à son travail. Pour lever – un peu – le voile sur son esthétique, il faut donc retourner à la passion. A ses passions. Car Olivier Dassault réfute sans la moindre hésitation l'idée d'un individu clivé entre ses activités politiques, artistiques ou entrepreneuriales. Il parle d'ailleurs spontanément d'une « belle » loi à propos d'un projet de loi fiscale, ou d'un « beau » discours adressé à ses managers. Et c'est alors dans le souci formel de la « simplicité » que l'on peut récapituler les différentes facettes de cet artiste capable d'effectuer un virage serré en plein vol aux commandes de son jet, pour capter la meilleure oblique d'un rayon de soleil effleurant les nuages... ■



Winter, 2010.